

DU SPIRITUEL EN PEINTURE

C'est le titre d'un texte célèbre et fondateur de Vassili Kandinsky : *Du spirituel dans l'art*, où le peintre, inventeur de l'abstraction, évoque la « nécessité intérieure » de l'artiste, la « résonance intérieure » sans laquelle il n'est pas d'œuvre d'art, cette fusion efficace de la forme et des couleurs avec l'être humain. C'est le mystère de l'art, et singulièrement de la peinture : à quelle condition, dans quelles circonstances, un tableau, qu'il soit figuratif ou abstrait, nous renvoie-t-il des signes qui éveillent en nous cette vibration intérieure ? Je pensais – enfin, soyons modeste, je rêvassais à cette question il y a peu devant *Renoir*, le film de Gilles Bourdos, dans les moments où je m'ennuyais. Il n'y a pourtant rien à reprocher à ce film sur le fond : les images sont belles, le scénario habile, Michel Bouquet incarne le peintre avec une présence impressionnante, et une force de conviction qui prouve que la vieillesse n'est pas toujours un naufrage ; Christa Théret, qui joue Andrée, le jeune modèle du peintre, bientôt maîtresse et égérie de son fils Jean, est en tenue d'Eve pendant la moitié du film, ce qui est de nature à réjouir le cœur d'un honnête homme, autant que celui du vieux peintre, jusqu'au bout fasciné par la chair des femmes, et qui prononce dans ce film, avec l'inimitable diction de Michel Bouquet, de bien belles paroles : « Un tableau doit être une chose aimable et heureuse. » « Ma peinture ne s'explique pas, elle se regarde. » Mais comment rendre cette vibration intérieure qui pousse le vieil homme, perclus d'arthrite, trimbalé par ses femmes sur sa chaise de douleurs, à peindre jusqu'à l'épuisement ? Ce « biopic », comme on dit, trop lisse et lent, m'a quelque peu laissé sur ma faim.

Voilà près d'un siècle que l'on annonce la mort de la peinture. Il est vrai que certains « artistes » s'y emploient avec talent, puissamment secondés par le système de la critique et du marché de l'art, par la folie spéculative et le terrorisme intellectuel de quelques phraseurs encartés, qui ont pu élever un publicitaire comme Andy Warhol au rang d'artiste majeur du vingtième siècle, et qui continuent avec des imposteurs comme Jeff Koons ou Murakami. Vous me direz que ce massacre organisé peut procéder, comme le prescrivait Kandinsky, de la « nécessité intérieure ». Si j'ai envie de faire n'importe quoi, poussé par ma nécessité intérieure, d'inventer des formules ramasse-crottes telles que « art conceptuel » ou de faux mouvements tels que le « support/surface » (grande nouvelle, comme si la peinture pouvait se passer de supports et de surfaces), si des critiques ont envie d'en faire des œuvres majeures et le marché de l'art des valeurs refuge, où est le mal ? En bonne logique, Malevitch et son *Carré blanc sur fond blanc* auraient dû clore une fois pour toutes l'ère de la peinture, car il n'était guère possible d'aller plus loin que cette dilution métaphysique dans la blancheur, de même que le *ready made* canularique de Marcel Duchamp, avec son urinoir rebaptisé *Fontaine*, aurait dû enterrer les arts plastiques. Mais cela n'a pas tué la peinture, pas plus que *Ulysse* de Joyce n'a terminé

le roman, ou que le dodécaphonisme de l'École de Vienne n'a achevé les mélodies en ut majeur, dont Schönberg lui-même, sur son lit de mort, disait qu'il y en avait encore beaucoup à écrire... A ce propos, un livre est essentiel pour comprendre les dérives et les folies qui, suite à ces quelques entreprises salutaires de table rase, ont pollué une partie du monde de l'art et de la représentation picturale : *Artiste sans art ?*, un essai brillant et drôle de Jean-Philippe Domecq, que l'on devrait faire lire à tout honnête amateur qui cherche honnêtement à s'orienter dans la jungle de l'art contemporain, et à débusquer les impostures de ce qui est devenu un système.

Certes, de crainte d'emboîter le pas à la bêtise bourgeoise du dix-neuvième siècle, qui commença par rejeter Manet et les impressionnistes, on a décidé d'admettre le grand n'importe quoi. Mais rien ne peut empêcher une œuvre d'advenir, sinon la censure, l'emprisonnement ou la mort, rien n'a arrêté, dans leur quête du jamais vu, des maîtres comme Nicolas de Stael, Pierre Soulages ou Zao Wou- Ki, parmi beaucoup d'autres.

Car la « modernité » continue de produire des œuvres majeures, et la peinture d'attirer les foules, qui ne s'y trompent pas toujours. Pendant le dernier week-end de l'exposition Edward Hopper, au Grand Palais, il fallut aux derniers visiteurs faire la queue nuitamment pendant deux heures pour contempler ces figures immobiles et accablées, ces paysages englués de moiteur, ces transfigurations géniales d'une Amérique hantée par le vide métaphysique, malgré sa religiosité de dégénérés, pardon pour le pléonasma. Hopper, « cas à part qui se retrouve au centre », comme le dit précisément Domecq. « Se situant à la périphérie des mouvements d'avant-garde qui ont marqué l'histoire de la peinture moderne en Amérique et dans le monde, ce peintre aura laissé une des représentations les plus intimes de l'homme du vingtième siècle. » Un tel engouement est-il un effet de la place que les médias réservent aux expositions de peinture, où l'on se rend comme autrefois on allait à la messe ? Dans ce phénomène, il n'y pas qu'un effet de mode, mais aussi, à l'évidence, une quête de sens et de spiritualité que seul l'art est à même d'offrir, quand l'offre religieuse est renvoyée à ses chimères et à ses contes pour enfants.

Vous me direz que parallèlement à Hopper, les foules se précipitent aussi pour admirer Dali au centre Pompidou, Dali et son bric à brac surréaliste, sa « folie » contrôlée par son compte en banque, sa technique magistrale au service de délires kitschissimes. Je reconnais que je manque d'objectivité, mais c'est ainsi : Dali a fini par me sortir par les yeux, et avec lui le terrorisme à la mie de pain du mouvement surréaliste, cette « queue de la comète romantique », comme disait Julien Gracq, avec ses oukases et les postures de son chef de fille, André Breton, poète poussif et homme d'ordre. En regardant les tableaux de Dali, j'ai eu beaucoup de mal à y déceler la moindre vibration spirituelle. Mais j'ai sans doute tort.